

mon coeur mis à nu

Est-il une vie plus aveuglée et plus lucide, plus misérable et passionnée, plus admirablement voilée et dévoilée que la vie de Baudelaire. Dévoilée en effet et comme décharnée dans son dévoilement, telle me semble être la « logique » du projet baudelairien qui conduit et réalise le livre de *Mon cœur mis à nu* ; livre que je dirais écrit dans son entier parce qu'à la dimension des notes qui le constituent. Le projet baudelairien signale, à travers *Mon cœur mis à nu*, qu'il ne se réalise (poèmes et proses et lettres et déchets biographiques, brûlot incandescent et vif du déchet biographique) qu'à la dimension sans mesure de la partition (notée) de l'existence d'une œuvre dans l'œuvre d'une existence. Baudelaire a effectivement relevé le défi quelque peu « littéraire » de Poe ; et s'il n'a pas réussi à le rendre manifeste dans sa littéralité c'est d'abord pour l'avoir réalisé en tant que poète dans sa profondeur, dans l'espace écrit et non écrit dans la biographie, dans le tissu cellulaire et biographique de sa poésie (différence à maintenir entre les poésies d'un auteur et sa poésie). Le passage des *Marginalia* d'E. Poe qui fixe l'attention de Baudelaire est trop superficiellement polémique pour qu'on puisse le considérer comme une influence ; il participe, comme tant d'autres incidents dans la vie du poète, de la ponctuation, importante sans doute, mais secondaire, qui ne peut que rendre manifeste et explicite des états antérieurs. J'en emprunte la traduction au volume des *Journaux intimes* de Baudelaire, publié par J. Crepet et G. Blin à la librairie J. Corti en 1949 : « S'il vient à quelque ambitieux la fantaisie de révolutionner d'un seul coup le monde entier de la pensée humaine, de l'opinion humaine et du sentiment humain, l'occasion s'en offre à lui. La route qui mène au renom immortel s'ouvre droite et sans obstacle devant lui. Il lui suffira en effet d'écrire et de publier un très

petit livre. Le titre en sera simple, quelques mots bien clairs: *Mon cœur mis à nu* (My Heart Laid Bare). Mais ce petit livre devra tenir les promesses de son titre. Et en vérité n'est-il pas très singulier que, étant donné la soif enragée de notoriété qui caractérise tout échantillon de l'humanité — tant aussi qui pas plus que d'un fétu ne se soucient de ce que l'on pensera d'eux après leur mort, il ne s'en trouve pas un seul assez hardi pour écrire un tel livre ? Pour *l'écrire* dis-je. Ils sont dix-mille hommes qui, le livre une fois écrit, se prendraient à rire à l'idée d'être gênés par sa publication de leur vivant, et qui ne pourraient même pas concevoir *en raison de quoi* ils viendraient à objecter à sa publication après leur mort. Mais l'écrire — voilà la difficulté. Aucun homme ne pourrait l'écrire, même s'il l'osait. Le papier se recroquevillerait et se consumerait au moindre contact de sa plume enflammée. » — « L'écrire » d'Edgar Poe a ici un caractère de littéralité dont il est toujours difficile de se débarrasser et qui, n'était-ce la métaphore de « la plume enflammée », resterait bien plat et sans la dimension intelligible que lui donne Baudelaire — dimension au demeurant difficile à percevoir pour ce qu'elle est... Tout respectueux de la pensée de Baudelaire, et tout attentifs qu'ils soient à n'en rien trahir, J. Crepet et G. Blin ne la réduisent pas moins et dans ce que je dirais justement une objectivité littérale ; et ce, immédiatement à la suite de cette citation, en ajoutant : « Ce vœu de sincérisme [le curieux mot] intégral, c'est celui qu'avait formulé Jean-Jacques au feuillet liminaire de ses *Confessions* où il avait proclamé « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et qui n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes » », J. Crepet et G. Blin ajoutant : « Mais on a vu que Baudelaire comptait ici dépasser Rousseau... ». Rien certes du commentaire de ces deux auteurs n'est faux ; mais la position qu'ils adoptent est telle que rien n'en est tout à fait vrai. Dans la lettre qu'il écrit à sa mère le 16 avril 1861 Baudelaire cite en effet J.J. Rousseau à propos de *Mon cœur mis à nu*, mais ce n'est pas pour s'en rapprocher ; c'est, sinon pour s'en éloigner, pour s'en distinguer : « ... enfin un grand livre auquel je rêve depuis deux ans : *Mon cœur mis à nu* et où

j'entasserais toutes mes colères. Ah ! si jamais celui-là voit le jour, les *Confessions* de J.J. paraîtront pâles ». « L'homme » de Baudelaire n'est en aucun cas « dans la vérité de nature » dont parle Rousseau, si « homme » il y a, c'est l'homme de la chute et de la faute, c'est « l'homme » du christianisme et plus précisément encore du catholicisme. Je ne sais s'il faut répondre à la question d'une éventuelle conversion de Baudelaire — et si la question se pose en ces termes, mais H soit la position que l'on adopte il est impossible de dissocier l'œuvre de Baudelaire du christianisme. C'est le christianisme qui constitue l'essentiel de la culture du poète, et de son espace vital. Il n'est pas un moment, j'allais écrire il n'est pas un vers de lui (et cela peut se démontrer) qui n'en témoigne :

« Vers le ciel, où son œil voit un trône splendide

.....

Je sais que vous gardez une place au poète

Dans les rangs bienheureux des saintes légions. »

C'est cette culture, c'est l'inscription de sa biographie dans la dimension du christianisme, qui entraîne l'écrit au-delà et en-deçà de sa stricte littéralité, et lui donne sa mesure dans *un dévoilement décharné* : *Mon cœur mis à nu*. Baudelaire se montre en effet, il s'expose ; il se montre parce qu'il s'expose à l'expérience de cette monstration de la connaissance sensible, *invisible*. Il écrit parce qu'il s'expose à l'expérience de cette monstration sensible, mais il écrit aussi bien l'expérience que la monstration ; et son écrit est aussi bien de la littéralité sensible, que de l'invisible vécu — que de la gamme chromatique de l'invisible vécu que notent les *Fusées* et *Mon cœur mis à nu*, et cette admirable et terrible correspondance traversée des fantômes du général Aupick, de Jeanne Duval, de Narcisse Ancelle, de sa mère et des divers éditeurs. Lisant ce vaste ensemble de lettres d'affaires, de colère et de plaintes, je ne pouvais m'empêcher de penser que Baudelaire envisageait son art poétique comme une théorie des « correspondances » : « La nature est un temple où de vivants piliers/ Laissent parfois sortir de confuses paroles (...) Comme de longs échos qui de loin se confondent/ Dans une ténébreuse et profonde unité/ Vaste comme la nuit et comme

la clarté/ Les parfums les couleurs et les sons se répondent. » Charles Du Bos a magnifiquement éclairé ce qu'il nomme *l'unicité* de Baudelaire, dans un essai qui reste un des plus beaux que je connaisse ; mais le chrétien, et plus encore le converti que fut Du Bos, renverse trop radicalement la proposition du rationalisme — et ce que Du Bos nomme « l'unicité » de Baudelaire s'appuie trop sur la dimension spirituelle de « l'homme » pour qu'en dernière instance l'œuvre (ce vide admirable sans lequel cette spiritualité, cette âme et cet homme n'auraient pas eu lieu) ne se trouve soumise (et par voie de conséquence en posture d'être évacuée) à un débat humain qui l'annule. Même s'il y en a très peu il y a encore toujours trop « d'homme » dans le converti. Quoique jouant et se jouant d'une telle situation l'œuvre de Baudelaire (l'œuvre de Baudelaire qui comprend l'œuvre qu'est Baudelaire) participe d'un procès de négation — de vide par négation — qui exclut, et je voudrais écrire qui éternellement exclut, la mesure de l'humain. C'est en ce sens (si je puis dire) qu'elle ne respecte pas l'orthodoxie catholique et chrétienne. Et c'est pour avoir voulu fixer la finalité de l'œuvre à cette orthodoxie que Charles Du Bos, aux dires de J. Crepet et de G. Blin, devait être atterré en découvrant que la crise mystique (dont témoigne certains fragments des Journaux) ne pouvait être rapporté aux toutes dernières années de la vie du poète (et en conséquence apporter une conclusion humaine à cette biographie) comme tout le monde l'avait cru. Et il n'est pas moins étonnant de voir comment, en bons rationalistes, les éditeurs des Journaux s'emploient à démontrer la non conversion de Baudelaire en confrontant les dires et faits et gestes du poète à l'ordre des dogmes avec une rigueur « religieuse » qu'on ne trouverait pas chez un chrétien. Mais, sauf à gauchir et, en toute bonne foi, à trahir la vérité du poète, l'interprétation littérale comme la ferveur religieuse ne peuvent être que déçues par Baudelaire peu adaptable aux orthodoxies qu'elles soient libérales, chrétiennes ou laïques. Il faut passer ailleurs, et si j'osais j'écrirais nulle part, pour garder la musique de cette galaxie. Il faut traverser et lire cette correspondance dans le diamètre de *Mon cœur mis à nu*. L'espace poétique est d'abord (et d'abord lorsqu'il s'agit de Baudelaire) un espace musical. C'est-à-dire à la fois évanescent, accumulatif et progressif. Et personnellement c'est

dans le cadre du non-écrit de la correspondance, et plus généralement de la constitution de l'œuvre (poèmes, critiques littéraires, critiques d'art, de musique, projets de livres, traductions, fragments), dans ces espacements où s'abîment et d'où surgissent les personnages baudelairiens, dans la chute de ces espacements, que j'entends naître une musique qui n'a d'autre objet que sa paradoxale entité — musique de l'orchestre de la galaxie baudelairienne, résonance sublime de la chute réalisée en œuvre et suspendue,

« Car c'est vraiment Seigneur le plus beau
témoin
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité. »

Ces vers viennent conclure « Les phares » — ce poème sur les peintres qui occupèrent tant Baudelaire parce qu'il y trouvait, comme métaphoriquement, la trace manifeste qui, comme objet réel, comme *semblant* d'objet réel, manque toujours heureusement et douloureusement au poème ; et qu'il fallait une démonstration (une monstration évidente) de l'ensemble poétique — du vaste ensemble de constitution bio-graphique-poétique, qui fait œuvre et volume (sans interprétation littérale possible) des éléments qu'il compose et reconverti à l'existence du seul volume : galaxie abstraite emportée dans l'éternité infinie de l'univers. Ce qu'il y a de bouleversant dans la correspondance c'est à quel point elle découvre ce que je nommerais volontiers sa misère cosmique, la musique de sa misère cosmique... qui tient effectivement son arrachement et sa dimension d'une sorte toute particulière de « mise à nu ». Comment ne pas être bouleversé par la démesure que ce caractère donne à la médiocrité d'un monde et d'un homme. Fuites, mensonges, misères des maux les plus vulgaires, les plus graves, les plus sublimes, préparent le grand orchestre. L'œuvre bien entendu n'est pas commencée, ne sera jamais et est de toujours commencée en se jouant ailleurs, mais tous les instruments sont là. Ce que Baudelaire dit et ne dit pas de sa vie, et ce que nous en savons tremble déjà des timbres clairs et sombres du poème. Aucun homme n'a parlé de sa mère, ni fait parler sa mère comme lui (mais était-ce lui, et était-ce sa mère ?)... Et

comment oublier que son père fut prêtre et défroqué, avant d'être le détestable peintre que Baudelaire nous dit qu'il fut ! Ceux qui veulent convertir ou déconvertir Baudelaire font trop bon marché de cet instrument. En juin 1863 il écrit à Madame Aupick : « j'ai reçu les 500 frs, les trois volumes et les lettres de mon père, ces vieux papiers ont quelque chose de magique... ». En mai 1861 : « Je suis seul sans amis, sans maîtresse, sans chien, sans chat à qui me plaindre. Je n'ai que le portrait de mon père qui est toujours muet. » Et n'est-ce pas curieusement dans cette même lettre de mai 1861 qu'il donne la clef de cet autre événement décisif, sa « maladie » : « Tu sais que très jeune j'ai eu une affection vérolique... » Lettre au demeurant fondamentale pour ce que j'essaie d'ouvrir ici puisque, dans l'enchaînement, elle passe du portrait du père, à l'affection vérolique, à : « Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi, écoute et lis sans peur (...) tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois une idole et une camarade. » Lorsqu'il écrit cette lettre à sa mère Baudelaire a 40 ans... et comment n'entendrait-on pas en lisant cette lettre tout l'orchestre s'accorder, se préparer et (si je peux jouer du mot) le chœur se mettre en place...

Ces pages témoignent très mal du sentiment que m'a laissé cette lecture de la correspondance de Baudelaire, et de la place et de l'habitation que ces lettres ont trouvé au plus intime de ma réflexion. La correspondance redistribue toute l'œuvre à partir de *Mon cœur mis à nu* ; non comme on l'a pensé dans la littéralité du fragment mais dans un volume qui ne peut faire sens qu'à comprendre tout ce qu'implique la correspondance ; le lyrisme ayant pour fonction de décharger une angoisse indicible dans son entendue. L'inquiétude et l'angoisse d'un vide, de l'occupation, de l'espace du volume de vide, que je suis toujours prêt à accueillir et à cultiver. Mon admiration pour Baudelaire était jusqu'alors, jusqu'à la lecture de cette correspondance, non pas certes superficielle, mais ponctuelle. J'admirais Baudelaire comme on admire un auteur qui vous a influencé, qui vous accompagne, qui vous influence. *Rime* en porte témoignage (et implicitement avant *Rime*, *Ma destruction*). J'ai aujourd'hui la certitude de comprendre ce qu'il en est du vide, du trou de la poésie ; et une nouvelle

lecture des *Fleurs du mal* est désormais une toute autre lecture... tout à l'exercice spirituel du chant profond qui emporte la plainte à la vitesse de la lumière. Aussi intérieurement proche et lointaine que la musique, la poésie de Baudelaire m'apparaît aujourd'hui dans la totalité de son unité orchestrale... aussi présente et vraie dans le vide qu'elle fait, et dans le vide qu'elle fait pour elle-même, qu'un monde... aussi présente et identique à notre monde qu'une nébuleuse extragalactique l'est à notre galaxie... Et que la nébuleuse la plus proche de la terre soit la nébuleuse d'Andromède ! (N'est-elle pas la plus baudelairienne des nébuleuses ?)

Je pourrais bien entendu à présent m'attarder sur ce qu'il en fut de ce temps consacré à la lecture de Baudelaire — ce qu'il peut en être de l'identification de ma biographie à la sienne... Mais cela n'éclairerait que ma propre misère et j'ai des scrupules à la poser ici en continuité. Nous nous débattons et nous trouvons toutes sortes de bonnes et de mauvaises raisons à ce débat... Mais ne devrions nous pas d'abord convenir que nous ne débattons jamais que de notre propre médiocrité ? Et lorsque j'écris nous... L'horreur à laquelle nous sommes confrontés c'est qu'il est des misères qui ne comportent pas plus d'espoir que de naissance : c'est l'évidence littérale de la misère, son « humanité »... Je reviendrais sur ce point ; et je me promets de revenir sur le « catholicisme » de Baudelaire, entre autre à partir de la correspondance, en libre association avec « charité et prostitution » et dans *l'unité* : mystique et musique contraire.

Marcelin Pleynet
le 2 octobre 1981